



Émile Verhaeren, Décembre, "Les Douze Mois" (*Les hôtes*)



Léon Frédéric, Les pauvres gens, 1856-1940)
peintre belge

- Ouvrez, les gens, ouvrez la porte, 1

Je frappe au seuil et à l'auvent,

- Ouvrez, les gens, je suis le vent,

Qui s'habille de feuilles mortes.

- Entrez, monsieur, entrez, le vent 5

Voici pour vous la cheminée

Et sa niche badigeonnée ;

- Entrez chez nous, monsieur le vent.

- Ouvrez, les gens, je suis la pluie,

Je suis la veuve en robe grise 10

Dont la trame s'indéfinisse,

Dans un brouillard couleur de suie.

- Entrez, la veuve, entrez chez nous,

Entrez, la froide et la livide,

Les lézardes du mur humide 15

S'ouvrent pour vous loger chez nous.

- Levez, les gens, la barre en fer,

Ouvrez, les gens, je suis la neige,

Mon manteau blanc se désagrège

Sur les routes du vieil hiver. 20

- Entrez, la neige, entrez, la dame,

Avec vos pétales de lys

Et semez-les par le taudis

Jusque dans l'âtre où vit la flamme.

Car nous sommes les gens inquiétants

Qui habitent le Nord des régions désertes, 25

Qui vous aimons – dites, depuis quels temps ? –

Pour les peines que nous avons par vous souffertes.

VERS LE COMMENTAIRE

Emile Verhaeren est un poète belge connu pour sa sensibilité au monde ouvrier. Il écrit dans le moment de la révolution industrielle et raconte l'épopée de cette métamorphose d'un monde rural qu'il aimait. Dans ce texte, il chante le lien des hommes avec la terre qu'ils habitent, ce plat pays de froid, de pluie, de vent qu'un autre aussi après lui a chanté. Sous l'apparente simplicité de la facture, se cache un poème remarquablement ouvragé, et d'une grande profondeur. Sans pathos, sans drame, sans emphase, Verhaeren décrit à la fois la pauvreté et l'amour du terroir. Loin de la douceur angevine, on a ici un double renouvellement : celui de la nature hostile (et pourtant aimée), et celui de la pauvreté et de l'éminente dignité que, dans sa poésie, le poète belge n'a cessé de conférer aux « gens ».

Un dialogue/une plainte

Formellement, le texte se présente comme un dialogue entre les éléments et une voix poétique qui incarne un homme du Nord. Le texte est rythmé par l'alternance « ouvrez, je suis » /entrez, X, entrez. Il est fondé sur une étrangeté ou un paradoxe: l'habitude veut

qu'on lutte contre la pluie, le froid, le vent, pour les empêcher d'entrer. Mais ici, il n'en est rien. Le vent, la pluie, la neige sont bienvenus.

Un accueil paradoxal

Mais c'est un accueil bien paradoxal. Car ce qui est à l'horizon du poème, c'est la pauvreté, (seuls les foyers pauvres renoncent à lutter contre les intempéries). Or, il s'agit d'une maison de gens simples : le vers 15 évoque sans équivoque les lézardes du mur.

Le texte fonctionne sur une sorte d'inversion : ce sont les éléments qui fonctionnent comme des « pauvres » allant chercher refuge dans une maison dont on comprend que, s'ils y sont habitués, c'est que cette maison est la maison de pauvres gens.

Ouvrez ressemble à une prière, mais en réalité, l'injonction est bien ambiguë. Prière ou ordre ?

Trois personnifications successives

Le texte est construit sur trois personnifications successives, savamment mises en scènes sous l'apparente simplicité : le vent, la pluie, la neige sont les trois « personnages » qui frappent successivement à la porte. On a une gradation, dans la peine et la souffrance que causent chacun de ces trois éléments. Mais chacun est traité avec spécificité. Ainsi la neige apparaît sous la poétique figure d'une dame semant des pétales de lys. Tandis que la pluie, rappelle, par son côté froid et livide, la mort.

Mais chacun de ces trois pèlerins s'exprime de la même manière : « ouvrez, les gens ». L'appellatif est familier, et il est large. Le vent s'adresse à la fois aux gens de la maisonnée, mais il s'adresse aussi à tous ceux qui vivent dans une même aire ventée.

Le vent est discrètement personnifié : il s'habille de feuilles mortes. La pluie apparaît comme une « veuve en robe grise », et on lui répond en l'appelant « la veuve (la froide et la livide, des qualificatifs qui deviennent des noms, et qui quoique dépréciatifs vont assez bien avec l'état dépressif des femmes ayant perdu leur conjoint. Mais ces deux qualificatifs évoquent aussi la mort) ». La personnification est beaucoup plus nette, et elle est polysémique. La pluie fonctionne comme un signe qui alerte : non, ces éléments ne sont pas des pauvres inoffensifs, et si on leur ouvre, on n'ignore rien de ce qu'ils sont.

Les trois personnifications jouent sur le même thème : le vêtement. De feuilles mortes pour le vent, une robe grise pour la pluie, et un manteau en loques pour la neige.

Tout concourt à construire un univers de pauvreté symbolisé par ces trois éléments successivement personnifiés.

La réponse et l'accueil

L'accueil est toujours aussi aimable. On leur fait bonne figure. Mais on comprend que c'est parce qu'on ne peut faire autrement. Le vent est invité à se loger dans la cheminée (où il peut éviter de souffler, manière de le domestiquer). La pluie est invitée dans les lézardes qu'elle pourra continuer à creuser. Et la neige est accueillie comme une dame qui sème des pétales de lys. C'est peut-être la moins redoutable : elle fond en effet et le temps qu'elle atteigne la cheminée, elle n'est déjà plus.

Chacun de ces éléments est donc commué dans le texte en une sorte de pèlerin gracieux qu'on invite à entrer bien vite comme s'il n'était pas ce qu'il est. Il est ainsi dégage de tout ce qu'il comporte de négatif.

Pourquoi en ce cas les faire entrer ?

Les quatre derniers vers fonctionnent comme une chute de l'histoire. Et la voix poétique a changé, cette fois, elle ne s'adresse plus à l'hôte qui demande asile, elle s'adresse aux trois hôtes à présent dans la maison, mais aussi plus largement, elle s'adresse au lecteur, pour affirmer l'identité de celui qui accueille, de ceux qui accueille.

« Nous sommes les gens inquiétants

qui habitent le Nord des régions désertes »

La formulation est sibylline. Verhaeren est belge et il fait froid en Belgique, il y pleut, il y vente, il y neige aussi. Mais la Belgique n'est pas le Nord de quelque région déserte. Il s'agit donc d'une périphrase qui désigne autre chose que les populations qui habitent le Nord en général de la France ou de la Belgique. Le poète dit d'ailleurs clairement : les gens « inquiétants ».

Il faut donc interpréter en déroulant la polyphonie sémantique. Il s'agit de tous ceux qui habitent les régions de la pauvreté, et qui ont souffert du vent, de la pluie, de la neige, sans pouvoir s'en protéger. Seuls les pauvres gens n'ont pas les moyens d'entretenir une maison quand elle se lézarde. Seuls de pauvres gens ont une cheminée badigeonnée.

Mais ce sont les gens du Nord qui aiment aussi ce Nord où ils vivent, qui aiment ce climat ingrat, qui aiment le vent, la pluie, la neige pour et non malgré les peines que par eux ils ont souffertes

Un texte à la composition soignée

Examinez les trois vers qui constituent la phrase d'accueil.

Entrez, monsieur, entrez, le vent, -

Entrez, la veuve, entrez chez nous,

Entrez, la neige, entrez, la dame,

Le premier est traité avec respect (« Monsieur »). La seconde est accueillie plus cavalièrement, « la veuve », manière un peu populaire, mais c'est aussitôt rattrapé par « entre chez nous ». La pluie est l'élément le plus familier, (il pleut tout le temps dans le Nord). Quant à la neige, elle fait l'objet d'un respect tout particulier : « la dame ».

Dans les trois cas, l'injonction d'entrer est répétée (et pour la pluie, trois fois), mais c'est que la pluie « loge » dans la maison, alors que le vent se niche dans la cheminée et que la neige y parvient tout juste. Mais elle sème ses pétales dans toute la maison.

La chute

Il ne s'agit donc pas d'un « hymne » romantique à la froidure et aux frimas, mais une sorte d'amour « paysan » (au sens de « pays ») pour ce qui est constitutif de la vie de ces hommes « inquiétants » qui vivent dans ces terres désolées, à la fois réelles mais aussi symboliques.

C'est plutôt semble-t-il un hymne au peuple, à sa capacité de survie et d'adaptation. Et la chute lève l'ambiguïté du texte : certes, les « gens » sont contraints d'ouvrir à ces curieux mendiants qui s'imposent en une certaine manière à eux, qui frappent à leur porte dans une injonction pressante qui ressemble à une prière mais qui en réalité peut s'interpréter comme un ordre.

Le « car » lève l'ambiguïté. Si nous vous ouvrons, gens inquiétants que nous sommes, c'est que nous vous aimons (le « car » est sans ambiguïté). C'est parce que nous le voulons bien... Nous vous aimons non pas « malgré » mais pour les peines que nous avons par vous souffertes.

Notez que le dernier vers est le plus long et qu'il rompt avec le rythme régulier du reste du dialogue (des octosyllabes). Les quatre derniers vers connaissent une alternance décasyllabes / alexandrins.

Ils donnent au poème un drapé final qui contraste avec la rapidité et une sorte de fausse légèreté des trois premières strophes

Conclusion :

Une manière de raconter la dignité du peuple, sa force, son courage, sa grandeur, tout ce que Verhaeren a célébré et sans doute aucun, a aimé.